

# Autopsie d'une intégration ratée

Nathalie Piloni

Nathalie Piloni

# Autopsie d'une intégration ratée

© Nathalie Piloni, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3560-7

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1990-2000

Johanna est morte cette nuit, sous le hangar balayé par le vent glacial de décembre. Mon père avait pris garde de la mettre à l'abri du vent, comme chaque soir. La laisser dedans était impossible à cause de son incontinence. Chaque fois la bataille nous divisait. Mais comme elle se couchait dans mon coin, dans la cuisine, c'est moi qui chaque fois devais m'y plier, à contre-cœur. La marée d'urine, torrentielle, qui s'écoulait alors me soulevait le cœur. La mort l'a emportée à quatorze ans. Elle avait été une belle chienne-loup qui avait fière allure au temps de sa jeunesse, mais ces derniers temps, l'arthrose lui déformait les articulations et provoquait sans doute des douleurs lancinantes. En outre, elle était très amaigrie. Sa mort est survenue entre les deux réveillons, proche du deuxième.

Je venais d'avoir vingt ans, fête deux semaines plus tôt avec quelques copines : Marie-Hélène, Christine B et Laurence, toutes copines de lycée. J'avais le cœur en fête et malgré un pincement de tristesse, je ne pouvais me résoudre à l'hypocrisie et faire comme si sa mort me terrassait. D'une part nous nous en doutions un peu, tout de même, d'autre part je m'étais préparée à son départ. De plus, quatorze ans est un âge exceptionnel pour un gros chien. Elle a eu une belle et douce vie, ce qui n'est pas le cas, hélas, de tous les animaux, et encore moins des humains. Aussi, quand ma conne de sœur me morigénait de ne pas paraître-être triste car nous préparions les achats des tenues pour le nouvel an, je lui en ai voulu d'être décidément aussi conne. Nous n'avons jamais eu la moindre affinité, la moindre proximité, et encore moins la plus petite connivence, elle et moi. Deux étrangères vivant sous le même toit. J'arborais une ostentatoire indifférence teintée de dédain à son propos qui la laissa sans voix. Mon premier nouvel an de jeune adulte ne serait gâché par personne, et certainement pas elle.

Nous l'avons passé à Damazan dans la salle des fêtes ce que tant de communes en Lot-et-Garonne proposent. Nous étions nombreux dans la salle ; j'étais avec ma sœur mais je ne me souviens plus qui nous accompagnait, et si ce ou ces autres ont été présents. Je reconnaissais deux, trois filles avec lesquelles j'avais été en classe, au lycée, dans le flot des gens qui se pressaient autour des tables, cherchant leur nom, complices un bref instant avec les inconnus qu'ils croisaient, riant, blaguant alors qu'en temps normal ils se seraient superbement ignorés.

J'étais excitée à l'idée de passer une soirée extraordinaire. Finalement j'ai trouvé le repas fort long, voire ennuyeux, s'étirant à l'infini. Les nombreux trous normands m'ont enivré avant même de pouvoir profiter de quoi que ce soit tandis que je regardais les autres manger appréciant tous les mets que je dédaignais, par habitude. Mon ventre ne se remplissait que de quelques légumes et des liqueurs fortes que je découvrais. Pour clore la soirée, une douleur vive, abominable, s'est installée au fond de ma gencive. À force d'y tâter je constatai qu'un abcès de belle taille avait fait son nid. Mes va-et-vient aux toilettes ont été le clou de la soirée. La douleur lancinante était vraiment infernale. Je rentrai chez nous affreusement déçue. À part ce douloureux désagrément rien de particulier n'avait jailli pour illuminer cette soirée plan-plan. À jeter aux oubliettes, et sans regret.

Les semaines qui ont suivi m'ont conduit d'abord chez le docteur qui m'a envoyé ensuite chez un chirurgien dentiste spécialiste à Agen m'affirmant que mes dents de sagesse poussaient sans avoir la place pour se développer, étant donné l'étroitesse de ma mâchoire. Je passai donc sur le billard dans la foulée. Je commençais l'année 90 en fanfare.

Je consacrais mes après-midis aux cours du CNED. J'avais raté de peu mon bac A2, l'été dernier. J'avais soixante points à rattraper. J'en avais pourtant récupéré cinquante-deux. Pour trois malheureux petits points j'étais recalée (car on donne le bac à cinq points du total). Le prof de philo qui attendait à mes côtés et avec lequel j'étais passée était dégoûté, regrettant de ne m'avoir pas donné un point de plus. L'hypocrisie du système le répugnait. À nos côtés des candidats avaient seulement quinze points à rattraper, n'en avaient récupéré que dix et portaient le diplôme en poche.

J'avais refusé de retourner au Lycée qui pourtant m'avait appelé pour me signifier que j'avais une place ainsi que ma copine Christine H qui a également échoué le bac A2 et fait de même, suivant les cours du CNED de son côté, chez elle. Le matin, une fois par semaine au moins, j'allais la voir. Nous marchions longuement dans les rues d'Aiguillon, poussant jusqu'à la plage, regardant le Lot s'écouler, comme chaque hiver boueux et tourmenté. C'était notre rendez-vous hebdomadaire. J'aimais ces promenades où nous discussions de tout mais surtout de notre avenir, de nos envies. Je rêvais toujours de suivre des études d'histoire même si je savais ce choix compromis. Je rêvais également de l'école de photo d'Arles, où je me voyais bien y passer le temps nécessaire pour devenir reporter photographe. Toutefois l'archéologie, l'ethnologie et l'histoire de l'art me

séduisaient toujours autant. L'anthropologie me fascinait sans oser rêver que je puisse mener de telles études, plus scientifiques. J'étais partagée. Il m'aurait fallu plusieurs vies pour mener à bien les études dans toutes les disciplines que j'aimais. J'écartais tous les achoppements qui rendaient ces rêves inaccessibles.

J'aime l'hiver et ses ciels bleus à m'aveugler. Ce froid sec et le vent glacial qui rougissent mes joues et mon nez. Étrangement la peau devient douce et paraît fine et légère. Le champ devant ma chambre où le chaume craque sous la gelée est constellé de corbeaux. Devant ma fenêtre le tableau de Van Gogh revient chaque année et m'émeut toujours autant. Il n'annonce pourtant ma mort. J'y ai renoncé. Mes promenades à pieds s'étirent à l'infini et j'aime admirer ce ciel immuable où des nuages rêveurs parfois se déguisent pour ma plus grande joie. Je conserve cette joie enfantine qui me fait m'émerveiller des beautés de la nature, des petits riens. J'aime regarder les branches nues, dépouillées de ces feuilles qui recouvrent désormais la terre d'une poussière d'or qui aurait mal vieilli, et craquent sous mes pas. J'aime mes soliloques sans début ni fin. Le besoin de solitude est permanent et bien que ma liberté soit grande, partager l'espace avec mes parents et ma sœur qui aura bientôt vingt-six ans et dont la présence s'éternise me pèse. J'attends avec impatience le moment de la délivrance, l'instant sublime où ma solitude aura toute amplitude pour s'épanouir. Quand je ne marche pas, je cours la campagne avec ma 104 peugeot rouge qui commence à se faire vieille. Il faut dire que mes parents l'avaient achetée en 1977 pour nous, puis ma sœur l'avait conduite à l'obtention du permis. C'est désormais à mon tour de la conduire. Je cours donc la campagne avec mon appareil photo et lorsque je vois un ciel qui m'éblouit je m'arrête et fige cet instant à jamais. Des centaines de photos seront pour toujours saisies, jaunies par le temps assassin, avec un manque évident d'originalité et de talent mais je veux croire en ma bonne étoile et préfère me mentir.

Lorsque la pluie s'invite et que la maison est enfin vidée de ces autres occupants, j'approche le fauteuil de la cheminée où flambe un feu dont les flammes ont fait place à ces braises incandescentes, et grignote des madeleines géantes avec une pellicule de chocolat croquant de la marque Bijou que l'on obtient grâce à une cousine de ma mère qui travaille à la Poste, tout en soliloquant ou rêvant, loin des vicissitudes terrestres. Tout chez moi alors est exarcebé, comme souvent du reste. J'attends comme un moment de grâce l'heure entre chien et loup, le doux crépuscule, où la maison se recouvre enfin de pénombre. Le salon subrepticement s'obscurcit et cet état est propice à la

luxuriance de ma vie intérieure qui palpite, bouillonne. Puis l'instant fatidique intervient toujours trop tôt lorsque la poignée de la porte d'entrée est actionnée, que la lumière jaillit et que ma mère s'étonne bruyamment que je reste dans le noir. Je remets alors le fauteuil à sa place et j'allume la télévision qui seule peut couvrir les inepties qui sortent de sa bouche.

J'ai toujours adoré l'histoire, depuis ma plus tendre enfance. Je rêve d'être historienne, spécialiste dans le Japon médiéval ou les Etrusques. J'hésite encore, malgré le manque de soutien de ma famille entière, malgré leur désintérêt pour cette discipline qu'ils n'aiment pas. Surtout ma mère qui est la plus véhémement déteste cette matière car elle n'y comprend vraiment rien ; mon père se tait mais paraît un peu préoccupé, cependant il ne dit rien, comme d'habitude ; et ma sœur est aux abonnés absents. D'ailleurs, ma mère m'a averti que si je poursuivais dans cette chimère (c'est mon mot à moi car elle ignore jusqu'à son existence) je pourrais me payer de A à Z mes études. Cette menace est d'une hypocrisie sans nom car elle a d'ores et déjà décidé que je n'aurai pas un kopeck pour financer d'éventuelles études supérieures : même pas quelques piécettes pour me payer le train. Elle n'a pas digéré l'année de fiesta que ma sœur s'était octroyée à Bordeaux voici quelques années sur leur dos plutôt que d'étudier consciencieusement la comptabilité en cours du soir qu'elle n'a sans doute jamais suivi. Ils ont payé la chambre, la bouffe, le train etc, et la facture ne passe toujours pas. Je paie les pots cassés tandis que mes rêves s'accrochent à leur réalité. Mon introversion et ma timidité sont telles que je suis incapable d'entrer seule dans un magasin – à vingt ans ! Comment pourrai-je envisager de travailler – donc chercher au préalable un job - pour me payer une chambre et mes études. Je rougis pour un oui ou pour un non, incapable de me maîtriser. Je me fais l'effet d'une handicapée, d'une inadaptée de la vie en société. Je suis une vraie sauvage. Je suis de plus une incorrigible velléitaire. Sans soutien moral, psychologique et surtout sans soutien financier je sais que je n'irai nulle part. Mes rêves sont voués à se transformer en désillusion, en poison vénéneux avec le temps. Ma mère me condamne délibérément à échouer. Elle s'accroche à l'idée que ses parents ne lui ont rien donné. Elle a quitté l'école après le certificat d'étude, comme mon père et bon nombre d'enfants de paysans et d'ouvriers à cette époque, puis a travaillé - gracieusement - pour ses parents jusqu'à ce qu'elle épouse mon père et travaille enfin pour ses beaux-parents – en bénévolat forcé ou disons traditionnel - le temps qu'ils bâtissent leur indépendance ce qui a pris quelques années. Cependant elle n'a jamais eu d'appétence pour les études, ni

pour la connaissance de manière générale, sa curiosité intellectuelle se situant proche du néant. Elle compare des situations strictement incomparables même si je peux comprendre sa rancœur d'avoir été traitée comme une bonne par mes grands-parents paternels qui avaient en outre déclaré seulement mon père – ce qui est fort utile pour réclamer la retraite. C'est sa façon à elle de se dédouaner, mais c'est trop facile. Je ne suis pas responsable de ce qu'elle a subi, de l'injustice qui l'a frappé. Faire des gosses ne doit pas se résumer à leur donner à manger, à les vêtir de manière grossière avec des vieilles frusques portées par tout le monde, plaignant les vêtements neufs – enfin plaignant l'argent dépensé - et un toit sur la tête. C'est ce qu'elle, ils ont fait. Je ne voudrais pas dédouaner mon père de ses responsabilités mais il a toujours été suiveur esquivant ainsi toute prise de décision. Bref, elle n'a rien compris, mais que puis-je lui expliquer à vingt ans ? Comment lui dire en outre ce qu'elle ne peut, ne veut pas entendre. Et puis je n'ai aucun recul sur ma vie, alors celle des autres !

En plus du tableau de Van Gogh, l'hiver, de ma fenêtre je vois le Pech de Berre et son immense croix qui me défie. Je crois au fond que je n'ai jamais cru en dieu. Au cours de l'adolescence je me suis posé des questions, mais les réponses étaient toujours évidentes : non, dieu n'existe pas car je n'ai pas besoin de lui pour vivre. La beauté que je trouve dans la nature pourvoit largement au sentiment de spiritualité dont j'ai besoin pour respirer. Je suis à l'image de ces mythologies qui ont créé l'homme à partir de la glaise. Oui, je suis née de la terre, je forme un tout harmonieux avec elle. Je suis les tapis de feuilles mortes nourrissant la terre. Je suis les oiseaux, les papillons virevoltant dans les airs. Je suis le chat tapis dans l'ombre, attendant que la souris sorte de sa tanière. Je suis la bourrasque qui emporte les feuilles prêtes à s'envoler, au loin. Non, dieu n'a aucune existence et ma passion pour l'histoire m'a appris que les hommes se sont créés au fil des siècles et des cultures mille dieux par goût de l'asservissement ou pour se faire pardonner l'impardonnable. Le christianisme est génial pour ça : tu as quelque chose sur la conscience ? récite telle ou telle prière et tu ressortiras blanc comme neige. Les hommes se sont créés des dieux par goût de l'hypocrisie et par infantilisme. Néanmoins le Pech de Berre et son immense croix demeurent immuables, et sont comme un phare dans ma nuit, un repaire inaliénable. Je les ai tant vus qu'ils sont en moi. Ils sont ma force qui m'échappe encore mais que je devine. La timidité me dévore mais je la dompterai, dussé-je y passer des années. L'introversion est ma quintessence mais je pourrais donner l'illusion d'être extravertie car souvent enfant et ado j'allais vers les autres. Et de ce fait il y a une



part, certes infime, d'extraversion en moi, mais le faux-semblant est crédible. Ma colère tempête souvent, mon mauvais caractère prend le pas, mon despotisme triomphant. Je suis un caméléon, une magicienne fantasque. Mais on ne peut pas me demander tout, tout de suite. Le temps y pourvoira. Et ma force de caractère est telle que personne ne pourra me dévoyer.

Christine B a cette chance extraordinaire que sa mère la soutienne, la pousse et soit dévorée d'ambition pour sa fille, son père l'est aussi mais de façon plus mesuré. Élève brillante, elle a eu son bac C avec mention bien. Elle est en fac de physique et son rêve est d'obtenir un jour un doctorat de physique nucléaire. Elle arrivera à ses fins. Ses parents ont aussi des moyens financiers bien supérieurs à ceux de mes parents, sans commune mesure, dois-je préciser en toute honnêteté. Mais l'argent ne fait pas tout. Sa mère s'est toujours investie pour qu'elle réussisse au mieux toute sa scolarité, vraiment impliquée et non simple spectatrice. Mes parents m'ont toujours fait l'effet d'être des spectateurs indolents, voire des passants qui regardent sans voir et repartent aussitôt vers leurs habitudes, comme si cette vie - ma vie - ne les concernait pas. Parfois j'ai eu le sentiment de les déranger quand j'insistais sur le fait que je souhaitais vraiment aller en fac pour étudier l'histoire. Je parle mais on ne m'entend pas, je hurle mon désarroi mais on ne me comprend pas.

Christine B m'a proposé de passer une journée à la fac avec elle. J'ai sauté de joie. J'ai pris le train jusqu'à la gare St Jean. J'exultais. Elle m'attendait sur le quai de la gare. Nous avons pris sa voiture. Je regardais les murs gris presque noirs, salis par l'air vicié dégagé par l'intense circulation, qui défilaient le long des rues, et en ce jour de pluie, de grisaille, Bordeaux m'a paru sordide, inhospitalière. Je me sentais ridiculement petite dans cette grande ville. Christine B paraissait à son aise comme si elle avait toujours vécu dans cette ville. Pourtant elle a toujours habité non loin de chez moi, n'étant à Bordeaux que depuis quelques petits mois. L'amphithéâtre m'a paru immense. Je regardais les étudiants attentifs dont la plupart étaient des garçons. Le prof parlait à son tableau, se retournant de temps en temps, vérifiant sans doute que ses étudiants n'aient pas mis les bouts. Évidemment je ne comprenais rien à ce qu'il disait. J'ai discuté un peu avec le voisin de Christine qui m'a semblé facétieux. Nous avons mangé au restaurant des étudiants. Je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai mangé ni si c'était bon ou mauvais. L'après-midi, nous avons été nous promener au centre de Mériadeck. Les longs et sinueux lacets pour nous rendre dans les parkings souterrains m'ont suffoqué. J'ai cru faire une crise de claustrophobie, prise

soudainement de panique : tout était trop grand, j'étais perdue. Dans l'escalator bondé un jeune d'une vingtaine d'années a donné une grande claque dans le dos de ma copine et je n'ai pu m'empêcher de m'exclamer abasourdie : « mais ça ne va pas non ! » devant l'air indifférent du type. Christine B m'a expliqué alors que la mode du moment consistait pour les mecs de donner une claque dans le dos d'une fille qu'il trouvait moche. Cela m'a estomaqué. La connerie n'a pas de borne. Je songeais à cet imbécile qui pourrait s'estimer heureux s'il possédait ne serait-ce qu'un tiers de son intelligence à elle. Bordeaux m'a paru hostile en tout, comme ses habitants. Au cours de ces mois c'est avec elle que je suis sortie le samedi soir, souvent au cinéma quelquefois en boîte. Avec elle je verrai entre autres Sailor et Lula de David Lynch ou le Dracula de Francis Ford Coppola, toutes deux trouvant Gary Oldman et Nicolas Cage trop beaux, vraiment irrésistibles et pour nous, si timides, inaccessibles. En boîte on s'éclatait toujours quand on passait Bloody Sundry de U2, Tostaky de Noir Désir, Bad News de Moon Martin, Original Sin de INXS et de tant d'autres chansons. De mes copines de Lycée, avec Christine H, Christine B est celle que je verrai le plus en cette année correspondant à sa première année de fac et moi à repasser le bac.

Delphine, ma copine depuis la sixième, qui a pourtant obtenu son bac C, mais avec mention passable, a souhaité le repasser en suivant les cours du lycée. Elle ira en fac pour devenir chirurgien, son rêve depuis la sixième, mais elle échouera. Deux années en médecine, enfin deux fois la première année puis elle essaiera d'obtenir un DEUG d'assistante sociale où elle échouera également. Elle a retrouvé un copain de lycée devenu dentiste m'a-t-on dit avec lequel elle s'est mariée, partant pour Paris. Je ne l'ai plus jamais revue. Mon autre copine Laurence M, aussi depuis la sixième, a changé de lycée après la seconde, on s'est écrit le temps du lycée, puis nous nous sommes perdues du vue. Je la croiserai deux fois, en coup de vent, dans les années à venir (fin 90, 93), puis plus rien. Quelques années plus tard, en 2007, 2008, j'apprendrai de la bouche d'une collègue et voisine de Laurence M lorsqu'elle vivait encore chez ses parents, que celle-ci avait déménagé dans le Sud-Est avec son mari, et surtout que son frère si mignon, qui avait de si beaux yeux verts et une peau mate après un banal accident de la route est devenu déficient, touché au cerveau, et a terminé dans ces centres pour handicapés mentaux. Marie-Hélène a été ma copine en quatrième et troisième, puis elle a changé de lycée. Nous nous écrirons et de temps en temps nous nous verrons. J'y reviendrai, plus loin. Timouche a été ma copine de la quatrième à la seconde. Elle va également changer de lycée, après la